

LE MÊME ET L'AUTRE DANS L'EXPÉRIENCE DE LA TRADUCTION L'exemple de Virgile

Résumé. — Le Même et l'Autre : tel est le paradoxe majeur du traducteur qui doit faire passer un langage dans un autre et demeurer identique. Platon dans le *Timée* fait pourtant de ces constituants et de leur mélange l'Âme du monde : peut-il guider un traducteur ? Suivons l'exemple de Virgile. — Face au poète latin, certains privilégient l'Autre, comme le Moyen Âge qui, en christianisant Virgile, s'imagine le refaire en mieux ; puis, comme Marot qui lui ajoute des traits familiers, Du Bellay qui francise ses noms et modernise ses armes. De là les « belles infidèles » jusqu'à ce que Claudel nomme « transsubstantiation » : en témoignent Chénier, le Tasse, l'Arétin, Scarron dans divers registres. Ajouts et censures vont jusqu'à faire douter de l'authenticité même de ce que les Anciens avaient attesté. Il en est à l'inverse qui veulent privilégier l'identité avec l'auteur : les juxtalinéaires en sont un essai à but pédagogique. Elles s'efforcent de suivre l'ordre des mots latins, comme le fit brillamment P. Klossowski dans un but poétique. Peut-on rêver pourtant l'assemblage du Même et de l'Autre ? Relisons le sieur de Bonlieu, Chateaubriand, Leconte de Lisle, Valéry : avec eux et Platon, trouverons-nous alors une âme ?

Abstract. — The Same and the Other: that is the major paradox of translation, which has to transfer one language into another and, at the same time, to preserve identity. In the *Timaeus*, however, Plato regards these constitutive principles and their mixture as constituting the World Soul. Is this philosophical view a possible guide for the translator? This paper deals with this question on the basis of translations of Virgil. — Some translators favour the Other. This was the case in the Middle Age, when some thought to improve on Virgil by Christianizing him. Later, Clément Marot added familiar features, and Joachim Du Bellay transposed the proper nouns into French and modernized the weapons. Hence the so-called *Belles Infidèles* and what Paul Claudel characterized as transsubstantiation, a trend to which André Chénier, Torquato Tasso, Pietro Aretino, and Paul Scarron all bear witness in various styles. Accustomed to adapting or censoring the text, editors and translators would even call into question the authenticity of several poems that the Ancients themselves attributed to Virgil. Conversely, some translators of Virgil favour Sameness. Juxtalinéar translations are an attempt at this for teaching purposes. They strive to follow the Latin word order, as was brilliantly done by Pierre Klossowski for poetical purposes. Can we, however, dream about a mixture of the Same and the Other? Let us read again the Sieur de Bonlieu, Chateaubriand, Leconte de Lisle and Paul Valéry: following them and Plato, will we be able to find a soul?

Pour évoquer la constitution de l'Âme du monde dans le *Timée*¹, Platon imagine que le dieu utilise trois éléments : le Même qui correspond à la « réalité indivisible et qui toujours se conserve identique », l'Autre « qui au contraire s'exprime dans les corps » et qui est une réalité « sujette au devenir et divisible » ainsi qu'une troisième forme de réalité issue de leur mélange ; puis « des trois termes il n'en fit qu'un ». Peut-être cette réflexion cosmogonique pourrait-elle expliquer, « s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes »², les difficultés de la traduction³ poétique. Car le traducteur a beau essayer de faire passer d'une langue à l'autre un sens et une beauté qui devraient rester les mêmes, souvent il privilégie un langage au détriment de l'autre et ce sont parfois « les mots qui saignent »⁴, pour reprendre la formule de P. Klossowski et M. Foucault. Suivons ces tentatives dans quelques traductions illustres du poète latin Virgile.

Le triomphe de l'Autre peut d'abord être celui de la langue du traducteur, principalement dans nos exemples le français. Déjà le Moyen Âge avait voulu « refaire Virgile en mieux »⁵, en particulier parce qu'il le christianisait. Quels sont alors les choix du poète Clément Marot dans la belle traduction qu'il fait de la I^{ère} *Bucolique*⁶ en 1512 ? En voici le final, puis les vers de Virgile :

Tu pourras bien (et te pry que le vueilles)
Prendre repos dessus les vertes feuilles
Avecques moy ceste nuit seulement.
J'ay à soupper assez passablement
Pommes, pruneaux, tout plein de bon fruitage
Chastaignes, aux, avec force laitage.
Puis des citez les cheminees fument,
Desjà le feu pour le soupper allument :

1. *Timée*, 35 a-b. Traduction L. ROBIN, avec la collaboration de M.-J. MOREAU (Bibliothèque de la Pléiade), Paris, 1950, tome II, p. 450. Voir aussi L. BRISSON, *Le Même et l'Autre dans la structure ontologique du Timée de Platon. Un commentaire systématique du Timée de Platon*, Paris, 1974.

2. Virgile, *Géorgiques*, IV, 176 : [...] *si parua licet componere magnis*.

3. Voir par exemple les études générales de J. R. LADMIRAL, *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, 1979, rééd. augmentée, 1994 et 2002 ; ou G. STEINER, *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*, traduction par Lucienne LOTRINGER et P. E. DAUZAT, Paris, 1978, rééd. revue en 1998.

4. Voir la préface de la traduction de l'*Énéide* par P. KLOSSOWSKI, parue chez André Dimanche Éditeur en 1989 et l'édition faite à Lyon en 2013 par Trente-trois-morceaux, précédée du texte de M. FOUCAULT, *Les mots qui saignent*.

5. *Maro mutatus in melius*, selon la formule de Proba : voir Francine MORALEBRUN, *L'Énéide médiévale et la chanson de geste*, Paris, 1994, p. 74-75.

6. Voir Clément MAROT, *Œuvres complètes*, Paris, 1824, tome III, p. 3-10.

Il s'en va nuict, et des haultz montz descendent
Les umbres grans, qui parmy l'air s'espandent.

*Hic tamen hanc mecum poteris requiescere noctem
Fronde super uiridi ; sunt nobis mitia poma,
Castaneae molles et pressi copia lactis.
Et iam summa procul uillarum culmina fumant
Mioresque cadunt altis de montibus umbrae*⁷.

Les cinq hexamètres dactyliques de Virgile y sont devenus dix décasyllabes⁸. Marot y donne à l'imparfait *poteras* une valeur d'espoir, tempérée par la formule de politesse ; il concrétise et nuance *sunt* en « soupper assez passablement » ; il ajoute « pruneaux » et « aulx » avec un jeu de couleurs claires / foncées bien virgilien, il explique la cause non dite de la fumée des toits : « desjà le feu pour le soupper allument » ; et il magnifie à son tour l'extension des ombres en remplaçant le comparatif *maiores* par « Les umbres grans, qui parmy l'air s'espandent ». De la comparaison ressort l'écriture de Virgile, mélancolique et épurée jusqu'à l'abstrait ou au non-dit, tandis que celle de Marot charme par ses traits familiers et ses égards pleins d'espérance. Une trentaine d'années plus tard, Joachim Du Bellay dans sa *Défence et Illustration de la Langue Francoise*⁹ exhorte à écrire en français en précisant au chapitre VI « Des mauvais Traducteurs & de ne traduyre les Poëtes » : les premiers « sont vrayement mieux dignes d'estre appellés Traditeurs » par incompetence et « à cause de ceste Divinité d'Invention que (les poëtes) ont plus que les autres ». L'idée sera donc plutôt « d'amplifier la Langue Francoise par l'immitation des anciens Aucteur Grecz & Romains » (chapitre VIII). Quand il traduit en décasyllabes les livres IV et VI de l'*Énéide*, Du Bellay¹⁰ francise alors les noms latins, use de rimes et de mots techniques de métier :

7. *Bucoliques*, I, 79-83 : « Ici pourtant tu pourrais reposer avec moi cette nuit, / sur le feuillage vert. J'ai pour nous des fruits mûrs, / des châtaignes fondantes, du lait caillé en abondance. / Dans le lointain déjà fument les toits des fermes / et du sommet des monts tombent en grandissant les ombres » (traduction Ph. HEUZÉ dans *Virgile, Œuvres complètes*, édition bilingue établie par Jeanne DION et Ph. HEUZÉ, avec A. MICHEL pour les « Géorgiques » [Bibliothèque de la Pléiade], Paris, 2015, p. 9).

8. L'allongement est cependant à relativiser car le décasyllabe a moins de syllabes que le vers latin.

9. Tel est le titre de l'ouvrage signé I.D.B.A. et « imprimé à Paris pour Arnoul l'Angelier, tenant sa Bouticque au second pillier de la grand' sale du Palays » en 1549 ; voir l'original mis en ligne en 2009 par le Centre d'Études Supérieures de la Renaissance (Tours).

10. *Les œuvres francoises de Ioachim Du Bellay, Gentil-homme Angevin, & Poëte excellent de ce temps, Reueüs et de nouveau augmentees*, À Paris, De l'Imprimerie de Frederic Morel Imprimeur du Roy, 1573.

Ilie¹¹ aussi qui Troyenne sera
 Du sang de Mars Romule enfantera,
 Ce grand Romule, à qui l'on verra prendre
 L'arme en la main, pour son ayeul defendre.
 Voy'-tu comment au plus hault de sa teste
 Son morrion s'élève à double creste,
 Et comme ia le pere luy fait signe
 Que des honneurs celestes il est digne ?

*Quin et auo comitem sese Mauortius addet
 Romulus, Assaraci quem sanguinis Ilia mater
 Educet. Viden ? ut geminae stant uertice cristae
 Et pater ipse suo superum iam signat honore*¹².

Il a aussi ajouté « ce grand Romule », « l'arme en la main pour son ayeul defendre » là où le latin dit seulement *auo comitem*, et supprimé la référence latine au « sang d'Assaracus », peu conforme sans doute aux bienséances et aux politiques de son époque qui se soucie moins qu'Auguste des origines troyennes de Rome. Ainsi s'adapte-t-il davantage à son temps et à son lecteur, au prix de quelques modifications du texte initial.

Au XVII^e s. on va alors donner à certaines traductions le nom de « belles infidèles », issu d'un mot de Gilles Ménage à propos des traductions de Nicolas Perrot d'Ablancourt, qui lui rappelaient une femme qu'il avait aimée et appelée belle infidèle¹³ ! En voici pour exemple une autre traduction de la I^{ère} *Bucolique*, cette fois parue en 1675 chez Langlois (il s'agit du même passage que celui que traduit Marot) :

Si faut-il cette nuit qu'icy vous reposiez,
 Et que sous ce couvert avec nous vous soyez.
 Nous avons de bons fruits, des pommes excellentes,
 Des châtaignes, des noix, et des meures sanglantes,
 Avec du lait caillé, ne vois-tu pas en l'air
 Au dessus de leurs toits les Villages fumer ?

11. « Ilie » est Ilia, mère de Romulus (ici Romule) et Rémus ; un « morrion » (écrit ici avec deux r) est un casque utilisé aux XVI^e-XVII^e s. et caractérisé par sa crête, le mot est emprunté à l'espagnol *morrion*.

12. *Énéide*, VI, 777-780 : « Bien plus, à son aïeul aussi s'ajoutera pour l'accompagner le fils de Mavors / Romulus, que sa mère Ilia, du sang d'Assaracus, / fera naître. Vois-tu ? comme des aigrettes doubles se dressent sur son chef / et comme le père des dieux le marque désormais de son propre honneur ! » (traduction Jeanne DION, *op. cit.* [n. 7], p. 559).

13. Voir M. BALLARD, *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*, Lille, 2007, 2^e édition, en particulier le ch. IV : « Les "belles infidèles" et la naissance de la traductologie », p. 147 ; R. ZUBER, *Les « Belles Infidèles » et la formation du goût classique. Perrot d'Ablancourt et Guez de Balzac*, Paris, 1968, p. 202-203. L'expression fut ensuite reprise au XVII^e s., au XVIII^e s. par Voltaire dans son *Siècle de Louis XIV* et le demeure aujourd'hui. Nous ne citerons pas Perrot car il ne semble pas avoir traduit Virgile.

Nous serons bien reçus, les ombres allongées
Tombent du haut des Monts, sur les champs mélangées.

Le choix de l'alexandrin permet de gagner deux vers par rapport à Marot et paraît plus proche de Virgile, comme l'ajout des « noix » ou des « mûres » qui évoquent les VI^e et VIII^e *Bucoliques*. Mais l'invitation mélancolique du Tityre virgilien est ici remplacée par un ordre, et l'invention du « Nous serons bien reçus » semble même la compléter d'une réception ailleurs ...

On dépasse de plus en plus la traduction pour en arriver à une réécriture et à ce que Claudel nomme « transsubstantiation »¹⁴. Contentons-nous d'en citer trois exemples aux directions différentes. Le premier est celui d'André Chénier¹⁵ qui à son tour écrit des *Bucoliques*, qui ne sont pas la traduction des textes de Virgile mais un ensemble de poèmes dont le XXVII^e, intitulé « La Liberté », est pourtant une *retractatio* de la I^{ère} *Bucolique* du poète latin ; un chevrier libre et un berger esclave y dialoguent à nouveau, comme Tityre et Mélibée :

Et moi, je le maudis cet instant douloureux
Qui me donna le jour pour être malheureux ;
Pour agir, quand un autre exige, veut, ordonne ;
Pour n'avoir rien à moi ; pour ne plaire à personne ;
Pour endurer la faim, quand ma peine et mon deuil
Engraissent d'un tyran l'insolence et l'orgueil¹⁶.

La réflexion politique sur la liberté n'est plus celle d'un affranchissement heureux à Rome ; quand gronde la Révolution française, elle devient méditation sur liberté et surtout tyrannie chez un poète qui sera guillotiné le 25 juillet 1794 (7 thermidor). Ce qui est vrai des *Bucoliques*, l'est évidemment des autres œuvres virgiliennes. Rappelons seulement l'exemple du Tasse, qui à la fin du XVI^e s. réutilise le début de l'*Énéide* avec un objectif cette fois religieux dans sa *Gerusalemme liberata* :

14. Voir sa lettre à Gide du 14 mai 1911 : « Une bonne traduction [...] pour être exacte doit ne pas être servile, et au contraire tenir un compte infiniment subtil des valeurs, en un mot être une véritable transsubstantiation » (*Correspondance* 1899-1926, Paris, 1949, p. 172). Ainsi christianise-t-il par exemple l'œuvre d'Eschyle (voir R. TROUSSON, « Paul Claudel traducteur de l'*Orestie* », *BAGB* 24, 4 [1965], p. 489-501).

15. L'ébauche d'*Élégies* III (voir André CHÉNIER, *Œuvres complètes* [Bibliothèque de la Pléiade], Paris, 1966, p. 537) montre aussi son talent dans la traduction de deux passages des *Géorgiques* qu'il joint : « Salut, terre où Saturne a trouvé le repos, / Mère de l'abondance et mère des héros. / Salut, Dieux paternels d'une terre sacrée, / O Romulus, et toi Vesta reine adorée, / Toi qui tiens sous ta garde, en tes asiles saints, / Et le Tibre toscan et les palais romains. » Voici l'extrait du livre II des *Géorgiques*, vers 173-174 : *Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus, / magna uirum...* L'autre extrait provient du livre I, vers 498-499 : *Di patrii Indigetes et Romule Vestaque mater / quae Tuscum Tiberim et Romana Palatia seruas.*

16. André CHÉNIER, *op. cit.* (n. 15), p. 53.

*Canto l'arme pietose, e 'l capitano
 Che 'l gran sepolcro liberò di Cristo.
 Molto egli oprò co 'l senno e con la mano ;
 Molto soffrì nel glorioso acquisto :
 E in van l'Inferno vi s'oppose ; e in vano
 s'armò d'Asia e di Libia il popol misto :
 Il Ciel gli diè favore, e sotto ai santi
 Segni ridusse i suoi compagni erranti*¹⁷.

Sans doute ce Virgile trop exemplaire agace-t-il aussi. De 1533 à 1536 déjà, l'Arétin parodie le livre IV de l'épopée dans les *Ragionamenti*¹⁸ en montrant quels malheurs une « dame » y subit d'un « baron » :

Nanna : [...] La dame, laissant là son honneur, soit qu'elle reste assise, soit qu'elle se promène, toujours voit, toujours entend le baron. La nuit vient, et quand tout dort, même les grillons, elle veille, elle se retourne dans son lit, tantôt sur une fesse, tantôt sur l'autre, s'entretenant de lui avec elle-même et se consumant dans cette angoisse connue seulement de celui qui se couche et se relève, selon que la jalousie dont il est travaillé veut qu'il se couche ou se lève. Pour te le déclarer net, elle qui avait la tête à l'envers, en arriva aux fins suprêmes avec le bel ami ; elle en vint là, ma fille.

Pippa : Et fit sagement.

Nanna : Au contraire, follement¹⁹.

Les aventures de Didon et d'Énée demeurent certes un modèle pour l'Arétin, qui réunit ici deux passages de l'*Énéide*²⁰, comme pouvaient le

17. Chant I, vers 1-8. En voici la traduction par A. DESPLACES, Paris, 1845, p. 1 : « Je chante les pieuses armes, et le capitaine qui délivra le grand tombeau du Christ. Il fit beaucoup par son génie et sa valeur ; il eut beaucoup à souffrir dans cette glorieuse conquête. En vain l'enfer se déchaîna contre lui ; en vain s'armèrent les peuples d'Asie ligüés avec ceux d'Afrique : le ciel lui accorda ses faveurs, et ramena sous les saints drapeaux ses compagnons d'armes dispersés. »

18. *Les Ragionamenti de l'Arétin*, Préface de G. Apollinaire, Paris, 1959, 3 vol. Voir ici la « Deuxième journée, dans laquelle la Nanna raconte à la Pippa les mauvais tours que jouent les hommes aux malheureuses qui sont trop crédules », tome III, p. 12-13. L'éditeur précise que la traduction est celle d'Alcide BONNEAU revue par M. J. C.

19. *Nanna* : [...] *E gittatasi l'onor drieto le spalle, se sta, se va, vede e ode il barone. Vien la notte, e quando fino ai grilli dormano, ella vegghia : e scagliandosi da questo a quel lato, favellando di lui seco stessa, arde con uno affanno solamente inteso da chi si corca e leva secondo che il martel che lavorav vuol che altri si corchi e levi. E per chiarirtela, ella che aveva l'animo in compromesso, fece con l'amico le maladette fini : elle le fece, figlia. — Pippa : Saviamente. — Nanna : Anzi pazzamente.* (Pietro ARETINO, *Ragionamento e Dialogo*. Edizione di riferimento a cura di G. BARBERI SQUAROTTI [Letteratura italiana Einaudi], Milano, 1988, p. 251-252.)

20. Le premier passage correspond aux vers IV, 80-83 de l'*Énéide* : *Post ubi digressi, lumenque obscura uicissim / luna premit suadentque cadentia sidera somnos, / sola domo maeret uacua stratisque relictis / incubat. Illum absens absentem auditque uidetque.* « Puis, quand ils sont partis, quand la lune obscure à son tour / efface sa lumière, quand le déclin des astres conseille le sommeil, / elle s'afflige seule dans le palais désert et sur le lit qu'il a laissé / elle s'étend. Absente, elle l'entend, et

faire les auteurs comiques en contaminant diverses comédies. Mais Énée illustre désormais les roueries des hommes ; il est devenu un repoussoir dans l'éducation des courtisanes et le langage cru transcrit la perte de la grandeur épique. Un siècle plus tard environ, de 1648 à 1659 *Le Virgile travesty en vers burlesques* de Scarron²¹ parodie l'*Énéide* et l'admire, comme en témoigne le mélange des tons présents dans les octosyllabes :

Chacun dormait dans Trébizonde
 Plus de cent milles à la ronde,
 Dans Paris, Rome, enfin par tout
 Notre horizon de bout en bout :
 Didon seule en notre hémisphère,
 Tandis que de la mort le frère,
 Doux frère d'une rude sœur,
 Enchante tout par sa douceur,
 Tandis que toute la nature
 Semble être dans la sépulture,
 Et que tout vivant paraît mort,
 Didon, dis-je non plus ne dort
 Qu'un chat-huant dans les ténèbres²².

Pourtant ces jeux d'ajouts et de reprises, même parodiques, ne sont peut-être pas le pire avatar des traductions qui préférèrent à Virgile autre chose. Au lieu de le reprendre, certaines préférèrent le censurer et l'abréger. Il ne s'agit plus ici d'un fragment de vers que l'on enlève occasionnellement, comme le fait Du Bellay à propos d'Ilia et du « sang d'Assaracus », mais d'une volonté d'épuration générale qui se manifeste en particulier à l'égard des œuvres mineures de Virgile. Car leur nombre avec le temps s'était tellement multiplié que beaucoup n'étaient certes pas de Virgile. Joseph Scaliger en avait donc fait à Lyon en 1572 une édition séparée à laquelle il avait donné le nom d'« Appendice ». Un tri était certes nécessaire, pour distinguer les œuvres récentes²³, faussement attribuées à Virgile, de celles

l'aperçoit, absent » (traduction Ph. HEUZÉ, *op. cit.* [n. 7], p. 409). Le second passage est celui des vers 522-532 du livre IV, dont voici un extrait : *Nox erat et placidum carpebant fessa soporem / corpora per terras [...] / cum tacet omnis ager, pecudes pictaeque uolucres / [...] somno positae sub nocte silenti. / [...] At non infelix animi Phoenissa...* « C'était la nuit et les corps fatigués de par les terres goûtaient / un sommeil apaisant [...] / [à l'heure] où toute campagne se tait, où troupeaux et oiseaux colorés / [...] s'étaient confiés au sommeil dans le silence de la nuit. / [...] Mais pas la malheureuse Phénicienne... » (traduction Ph. HEUZÉ, *op. cit.* [n. 7], p. 437-439).

21. La parodie de Scarron s'arrête au cours du huitième livre de l'*Énéide* ; voir SCARRON, *Le Virgile travesti*, édition de J. SERROY, Paris, 1988.

22. *Le Virgile travesti*, chant IV, vers 2403-2415. Voir de même *Énéide*, IV, 80-83 et 522-532.

23. L'étude indispensable des manuscrits permet en particulier de comprendre que le poème XVI du *Catalepton* n'appartient pas au recueil ancien du manuscrit B : il est

que l'Antiquité même avait considérées comme des œuvres de jeunesse du poète. Mais en 1675, un jésuite nommé Charles de la Rue²⁴ contesta à Virgile la paternité du *Culex*, que lui avaient pourtant reconnue Lucain, Stace, Martial, Donat, Servius, Phocas, pour ne citer que les principaux auteurs de l'Antiquité ; d'après Charles de la Rue, les vers ne pouvaient être de Virgile, mais d'un faussaire qui l'aurait imité. Depuis 1675, le doute ne s'arrête plus et persiste chez certains commentateurs et éditeurs actuels qui récuse l'œuvre, comme le fit Christian Gottlieb Heyne en 1793 dans une édition des *Minora*²⁵ où il considère le *Culex* comme enfoui sous des interpolations ultérieures, et où il le fait suivre d'un *Culex probabiliter restitutus* ramené à une centaine de vers au lieu des 414 initiaux (ce qu'il juge interpolé est en italiques)²⁶. Le sort du *Catalepton* n'est guère différent. Certains y retiennent comme étant de Virgile deux poèmes qui évoquent sa vie (les poèmes V et VIII) mais rejettent les autres, à cause de leur liberté de ton parfois : comment un chaste Virgile pourrait-il invectiver le « cinède Luccius » et sa « prostituée de sœur »²⁷ ?

Tel est le triomphe du traducteur face à son modèle, s'autoriser à le censurer et, en tout cas, l'adapter pour des raisons d'esthétique ou de morale, afin de répondre davantage aux bienséances et aux goûts du public de son temps. Mais ces goûts et bienséances sont-ils durables ou condamnent-ils toute traduction à être périmée dès qu'ils changent ? Déjà Platon définissait l'Autre comme étant « sujet au devenir ». Quant au traducteur qui n'est pas lui-même un poète avéré comme Marot et d'autres, a-t-il vraiment plus de compétence et de « Divinité d'Invention » que son auteur ? Pour échapper à l'éphémère, serait-il alors plus sûr que Virgile soit le maître du traducteur et fasse plier le français devant le latin ?

Imaginons désormais quelques exemples où triomphe le latin. Ils sont certes moins nombreux. Serait-ce le cas des traductions juxtalinéaires ? Voici par exemple un passage des *Géorgiques* tel qu'il est proposé en 1853 dans l'ouvrage de M. Sommer et A. Desportes paru chez Hachette. Le titre n'est pas sans alerter car il fait état de deux traductions différentes :

donc signalé entre crochets dans notre édition de la Bibliothèque de la Pléiade, *op. cit.* (n. 7), p. 1029, pour avertir le lecteur (voir aussi les notes p. 1330).

24. Il s'agit d'un ouvrage « à l'usage du dauphin » : *P. Virgilio Maronis Opera interpretatione et notis* [...], Paris, Simon Bernard, 1675.

25. C. G. HEYNE, *Virgilius Maro*, 3^e édition, Londres, Payne, White, Faulder, Edwards, 1793, t. IV-1, p. 9-87.

26. En 1714, A. Houdar(t) de La Motte avait osé de même, sans savoir le grec, une nouvelle *Illiade* abrégée et d'après lui moins grossière. Mme Dacier y répondit avec éclat : *Des causes de la corruption du goût*.

27. *Catalepton*, XIII, 7-8 et 35.

*Les auteurs latins
expliqués d'après une méthode nouvelle
par deux traductions françaises,
l'une littérale et juxtalinéaire présentant le mot à mot français
en regard des mots latins correspondants
l'autre correcte et précédée du texte latin
avec des sommaires et des notes
par une société de professeurs
et de latinistes*

Il s'agit de l'éloge du Soleil, à la fin du livre I, vers 466-468 ; le voici d'abord (p. 55) en traduction juxtalinéaire (en italiques dans la traduction les mots français ajoutés) :

<i>Ille etiam miseratus Romam Caesare extincto quum texit caput nitidum ferrugine obscura, saeculaque impia timuerunt noctem aeternam.</i>	Lui encore <i>fut</i> ayant-pitié-de Rome César étant mort, lorsqu'il couvrit sa tête brillante d'une rouille sombre, et <i>que</i> les générations impies craignirent une nuit éternelle.
--	--

L'objectif est certes pédagogique mais le latin n'est qu'en apparence respecté, puisque l'ordre des mots du vers latin est désarticulé pour permettre la cohérence de la traduction juxtalinéaire. Les auteurs font donc précéder ce morcellement fait en page impaire du texte original et de sa traduction « correcte » en page paire (p. 54) :

*Ille etiam extincto miseratus Cæsare Romam,
Quum caput obscura nitidum ferrugine texit,
Impiaque æternam timuerunt sæcula noctem.*

Le soleil, quand César cessa de vivre, eut pitié de Rome, et, s'associant à sa douleur, voila son front brillant d'un crêpe lugubre : le siècle impie craignit une nuit éternelle.

La « rouille » solaire est devenue « crêpe », pour s'adapter aux coutumes françaises du deuil ; les « générations impies » ont perdu leur pluriel et « le siècle impie » ne caractérise plus ainsi que l'âge augustéen. C'est de nouveau le français qui l'emporte sur le latin, après l'avoir disloqué en juxtalinéaire. Mais le travail a eu le mérite de faire comprendre le latin davantage.

C'est donc à cette dislocation du vers latin que Pierre Klossowski s'intéresse lorsqu'il entreprend de traduire l'*Énéide*. Voici les premiers mots de la *Préface*²⁸ qu'il écrit en tête de l'édition de 1989 :

28. *L'Énéide*, Virgile, traduit par P. KLOSSOWSKI, *op. cit.* (n. 4), p. XI.

L'aspect disloqué de la syntaxe, propre non seulement à la prose mais à la prosodie latine, étant toujours concerté, on ne saurait la traiter comme un arbitraire pêle-mêle, réajustable selon notre logique grammaticale, dans la traduction d'un poème où c'est précisément la juxtaposition volontaire des mots (dont le heurt produit la richesse sonore et le prestige de l'image) qui constitue la physionomie de chaque vers.

Et il ajoute un peu plus loin :

Ce sont les mots qui prennent une attitude, non pas le corps ; qui se tissent, non pas les vêtements ; qui scintillent, non pas les armures ; qui grondent, non pas l'orage ; qui menacent, non pas Junon ; qui rient, non pas Cythérée ; qui saignent, non pas les plaies.

Son but est ainsi de s'« astreindre à la texture de l'original » pour « amener le lecteur à marcher pas à pas avec le poème »²⁹. Alors voici comment il traduit le passage du livre VI sur Romulus (vers 777-780) qu'on avait vu précédemment traduit par Du Bellay :

Voici, assistant son aïeul, le fils de Mars
Romulus, qu'Ilia sa mère, du sang d'Assaracus,
éduquera. Vois-tu comme jumelées se dressent sur sa tête les aigrettes
et comme le Père lui-même déjà le signe de son divin honneur !

*Quin et auo comitem sese Mauortius addet
Romulus, Assaraci quem sanguinis Ilia mater
Educet. Viden ? ut geminae stant uertice cristae
Et pater ipse suo superum iam signat honore*³⁰.

À la différence du poète angevin, P. Klossowski traduit en prose, mais en utilisant une ligne par vers. Et il est vrai qu'il y suit et fait suivre « pas à pas » les mots virgiliens, dans leur ordre et leur sens ; il ne recule pas devant « le sang d'Assaracus » et revient aux « aigrettes » du poète latin : qui saurait en effet aujourd'hui que le « mor(r)ion » choisi par Du Bellay est un mot d'origine espagnole désignant un casque aux XVI^e-XVII^e s. ? En refusant de privilégier le français d'aujourd'hui, P. Klossowski retrouve une perspective plus intemporelle. Ce qu'il appelle trop modestement « son échafaudage malaisé » fait en réalité rejoindre la création virgilienne dans ses figures et ses détours grammaticaux inattendus. Ainsi en est-il du célèbre passage où Énée et la Sibylle arrivent aux Enfers :

Ils allaient obscurs sous la désolée nuit à travers l'ombre,
à travers les demeures de Dis vaines et les royaumes d'inanité :
tel par une incertaine lune sous la lumière maligne
est le chemin dans les forêts où le ciel il a caché dans l'ombre
Jupiter et aux figures la nuit a ôté impénétrable la couleur.

29. *Ibidem*, p. XII.

30. *Énéide*, VI, 777-780 (voir n. 12), P. KLOSSOWSKI, *op. cit.* (n. 4), p. 192.

*Ibant obscuri sola sub nocte per umbram
perque domos Ditis uacuas et inania regna :
quale per incertam lunam sub luce maligna
est iter in siluis, ubi caelum condidit umbra
Iuppiter; et rebus nox abstulit atra colorem*³¹.

Les hypallages sont conservées et le rejet du sujet « Juppiter » avec son orthographe ; son étrangeté nous frappe d'autant plus que nous avons perdu l'habitude de lire à haute voix entre amis les textes poétiques, ce que faisaient Virgile avec Mécène, devant Auguste. Leurs intonations contribuaient au sens et Virgile passait d'ailleurs pour un merveilleux récitant³². Et Octavie³³ de s'évanouir quand le poète prononça, devant elle et Auguste, l'éloge de leur fils et neveu mort à dix-neuf ans, en mettant ces mots dans la bouche d'Anchise :

Tu seras Marcellus ! À pleines mains semez des lis,
pourpres, que moi-même je sème ces fleurs ; qu'à l'âme de mon neveu
ces dons au moins j'accumule, que j'en fasse vaine
offrande.

*Tu Marcellus eris ; manibus date lilia plenis
purpureos spargam flores animamque nepotis
his saltem accumulem donis, et fungar inani
munere*³⁴.

Mais en retrouvant à ce point le latin millénaire, le français échapperait-il à l'éphémère et atteindrait-il le Même ?

Ce rêve d'identité est-il d'ailleurs réalisable puisque les langues, les époques, les poétiques par exemple diffèrent ? Déjà Platon avait ainsi montré que le démiurge avait besoin de trois termes pour composer l'Âme du monde : le Même, l'Autre, et leur mélange ; et ces trois termes devaient se combiner pour n'en faire qu'un, qu'il distribua en parts selon des lois mathématiques et harmoniques telles que chacune reste « un mélange du Même, de l'Autre et de la réalité »³⁵ ; intervalles musicaux et orbites des planètes y étaient en relation. Musique elle aussi, surtout dans l'Antiquité, la poésie pourrait-elle être, quand elle est traduite, une harmonie intime et partout perceptible du texte original, de la langue de traduction et de leur union ? Une autre notion apparaît alors face aux « belles infidèles » : celle

31. *Énéide*, VI, 268-272, P. KLOSSOWSKI, *op. cit.* (n. 4), p. 173.

32. *Vie de Virgile par Donat*, 27-29.

33. *Vie de Virgile par Donat*, 32.

34. *Énéide*, VI, 883-886, P. KLOSSOWSKI, *op. cit.* (n. 4), p. 196.

35. *Timée*, 35 a-b.

d'une traduction à la fois littérale et harmonieuse en français, doublement fidèle en quelque sorte, et au latin et au français...

C'est ainsi que paraît³⁶ en 1666 une *Traduction des quatrième et sixième livres de l'Énéide de Virgile*, dont l'*Avis au lecteur* précise qu'elle a été dérobée à son auteur mais pourra être utile à la jeunesse « en considérant de quelle sorte on peut dans deux styles aussi opposés que sont la prose et les vers, conserver les grâces de l'un sans faire tort à la noblesse des pensées de l'autre ». Le nom de l'auteur est indiqué à la dernière page : le sieur de Bonlieu, son privilège donné le 19 juillet 1665 dure dix ans, des amendes et peines sont prévues en cas d'éditions non autorisées par l'auteur... Laissons ici les détails³⁷ des querelles de traductologie qui eurent lieu alors, pour nous intéresser plutôt à l'identité de l'auteur ; car il s'agit d'une traduction d'abord attribuée à Arnauld d'Andilly, puis désormais à Louis Isaac Lemaistre de Sacy et Pierre Nicole, et le pseudonyme du sieur de Bonlieu cache ainsi des Messieurs de Port-Royal. Voici leur traduction des Champs des Pleurs au livre VI de l'*Énéide* :

On voit ensuite les vastes campagnes de deuil & de pleurs, car c'est ainsi qu'on les nomme. Et là ceux qui par la violence d'un amour infortuné ont eu le cœur rongé de mille peines, se cachent dans des sentiers détournés, & cherchent l'obscurité d'une forêt de myrte qui les couvre.

*Nec procul hinc partem fusi monstrantur in omnem
Lugentes campi : sic illos nomine dicunt.
Hic quos durus amor crudeli tabe peredit
secreti calant calles et myrtea circum
silua tegit*³⁸.

Le texte virgilien est ici suivi de près, l'image de *peredit* est respectée avec « rongé » ; les quelques variations portent sur *lugentes* développé en « deuil » et « pleurs », sur « infortuné » imaginé sans doute d'après *crudeli* mais qui est loin d'être étranger à la sensibilité virgilienne. L. I. Lemaistre de Sacy était-il d'autant plus enclin à une élégante fidélité³⁹ qu'il venait de reprendre la traduction du *Nouveau Testament de Notre Seigneur Jésus Christ* commencée par son frère, mort en 1658, et allait la faire paraître à

36. *Traduction des quatrième et sixième livres de l'Énéide de Virgile*, Paris chez Pierre le Petit, 1666 : l'*Avis au lecteur* est page 1, le nom du sieur de Bonlieu après la page 175. Voir aussi la mise en ligne de ce texte sur le site de la Société des amis de Port-Royal par M. Ruggeri (avec l'orthographe modernisée que je lui emprunte).

37. Voir B. MUNTÉANO, « Port-Royal et la stylistique de la traduction », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises* 8, 1 (1956), p. 151-172.

38. *Énéide*, VI, 440-444.

39. Il s'agit de « suivre la fidélité sans blesser l'élégance et l'élégance sans blesser la fidélité » : *Phèdre*, 1647, *Au lecteur*, f. 4 r., cité par B. MUNTÉANO, *op. cit.* (n. 37), p. 156.

l'étranger en 1667, sans nom d'auteur mais avec grand succès ? La traduction de la Bible⁴⁰ l'amenait progressivement à plus de respect encore pour le texte original, jusqu'à regretter vers la fin de sa vie son désir ancien d'une clarté qui plaise et fasse mieux passer le texte :

J'ai tâché d'ôter de l'Écriture-Sainte l'obscurité et la rudesse ; et Dieu jusqu'ici a voulu que sa parole fût enveloppée d'obscurités⁴¹.

C'est en tout cas de la littéralité que se réclament ouvertement deux écrivains du XIX^e s. également traducteurs. Sans traduire eux-mêmes Virgile, ils exposent de nouveaux principes de traduction. Le premier est Chateaubriand⁴², traducteur du *Paradis perdu* de Milton en 1836 ; ce qu'il écrit dans les *Remarques*⁴³ qui précèdent sa traduction, renseigne sur le travail qu'elle suppose pour s'accorder au français :

C'est une traduction littérale dans toute la force du terme que j'ai entreprise, une traduction qu'un enfant et un poète pourront suivre sur le texte, ligne à ligne, mot à mot, comme un dictionnaire ouvert sous leurs yeux. Ce qu'il m'a fallu de travail pour arriver à ce résultat, pour dérouler une longue phrase d'une manière lucide sans hacher le style, pour arrêter les périodes sur la même chute, la même mesure, la même harmonie ; ce qu'il m'a fallu de travail pour tout cela ne peut se dire.

La fidélité au texte initial s'y harmonise avec le français, sans s'effaroucher des mots parfois horribles de l'original. Et Leconte de Lisle reprend à son tour pour ses propres traductions ce principe de littéralité dont il loue Chateaubriand malgré les attaques qu'il lui valut de la part des partisans des versions qu'il nomme avec raillerie « spirituelles »⁴⁴ ! Et il va réintégrer dans ses traductions de Théocrite, Homère et autres écrivains grecs, ce dont ils avaient été privés, pour devenir « d'honorables écrivains français, débarrassés de tout caractère propre » :

Les noms aux désinences ridicules ont disparu ; les termes barbares, que nous ne rencontrons point chez nos bons auteurs, ont fait place à des

40. Le respect de la lettre, et pas seulement du sens, était en effet recommandé par Saint Jérôme pour la traduction des textes sacrés, mais non pour celle des autres textes : voir la *Lettre* LVII, à Pammachius.

41. B. MUNTÉANO, *op. cit.* (n. 37), p. 170. Il y donne aussi comme exemple, p. 171, le grand Arnauld qui, à son tour, en traduisant les *Sermons* de Saint Augustin, ose revendiquer de suivre, comme son modèle, les obscurités du Verbe : au risque de déplaire au public de son temps.

42. L'influence de Virgile est manifeste dans son œuvre, voir par exemple E. TABET, « La référence virgilienne dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* », communication à la Journée d'agrégation 2006, mise en ligne sur le site de la « Société Chateaubriand ».

43. On les trouve par exemple dans l'édition de 1861, Paris, Renault, p. I.

44. *Idylles de Théocrite et Odes anacréontiques*, Traduction nouvelle par LECONTE DE LISLE, Paris, Poulet-Malassis & de Broise, 1861, *Préface*, p. I-VI.

locutions permises par le dictionnaire de l'Académie ; les mœurs ont été réformées, et les vertus modernes brillent du plus vif éclat dans l'antiquité païenne. En face de ces prodigieux résultats, notre gratitude n'est égalée que par notre admiration.

À Leconte de Lisle au contraire d'en revenir aux vrais noms : Priapos, Lykéos, Achilleus, à lui de supprimer les dames et barons, pour préférer tantôt « je ne parle point de papa » dans l'*Idylle* XV de Théocrite, tantôt un style « héroïque et rude »⁴⁵ dans l'*Illiade* où son éditeur peut en 1866 affirmer dans l'*Avertissement* qui précède la traduction :

Le temps des traductions infidèles est passé. Il se fait un retour manifeste vers l'exactitude du sens et la littéralité. Ce qui n'était, il y a quelques années, qu'une tentative périlleuse, est devenu un besoin réfléchi de toutes les intelligences élevées. Le goût public s'est élevé en s'élargissant.

Alors qui va traduire Virgile, avec ce soin du texte original et de la forme française ?

S'agissant donc pour moi de traduire ligne pour ligne, le fameux texte de Virgile en français, et n'étant disposé à admettre, de moi comme des autres, qu'une traduction aussi fidèle que la différence des langues le permit, mon premier mouvement fut de renoncer à exécuter l'ouvrage qui m'était demandé⁴⁶.

On aura reconnu les *Variations sur les Bucoliques*, écrites par Paul Valéry qui finit par céder à ce défi et découvre alors, en travaillant « la sensation [...] du poète au travail »⁴⁷ :

Je me trouvai, par moment, tout en tripotant ma traduction, des envies de changer quelque chose dans le texte vénérable. C'était un état de confusion naïve et inconsciente avec la vie intérieure imaginaire d'un écrivain du siècle d'Auguste. Cela durait une ou deux secondes de temps actuel, et m'amusait. Pourquoi pas ? me disais-je en revenant de cette brève absence⁴⁸.

L'harmonisation des langages y devient « confusion » des poètes, où il faut « non point façonner un texte à partir d'un autre, mais de celui-ci remonter à l'époque virtuelle de sa formation »⁴⁹, puis « redescendre vers sa résolution en œuvre de langage autre que l'originel »⁵⁰. Cette expérience de remontée et descente n'est pas sans évoquer celle du philosophe platonicien. Mais la rencontre ici n'est pas celle des Idées mais de Virgile même, en qui parfois

45. Voir Homère, *Illiade*, Traduction nouvelle par LECONTE DE LISLE, Paris, A. Lemerre, sans date.

46. Paul VALÉRY, *Œuvres*, Tome I (Bibliothèque de la Pléiade), Paris, 1968, p. 208.

47. *Ibidem*, p. 214.

48. *Ibidem*, p. 214.

49. *Ibidem*, p. 215.

50. *Ibidem*, p. 216.

Valéry se confond. La traduction n'y est plus seulement expérience intellectuelle, mais communion de vies intérieures des poètes.

Quel en est le résultat ? Des alexandrins non rimés dont voici pour exemple le final de la I^{ère} *Bucolique*, afin qu'on puisse le comparer aux autres traductions poétiques du même passage :

Reste encore cette nuit. Dors là tout près de moi :
 Sur ce feuillage frais. Nous aurons de bons fruits,
 Fromage en abondance et de tendres châtaignes.
 Vois : au lointain déjà les toits des fermes fument
 Et les ombres des monts grandissent jusqu'à nous⁵¹.

Valéry y est certes plus près de Virgile que ceux qui lui avaient ajouté pruneaux, noix, mûres et aulx ... mais il préfère les impératifs « reste », « dors » au texte virgilien dont il étend les ombres « jusqu'à nous ».

Pourquoi pas ?

*

À réunir l'Autre et le Même, le traducteur peut ainsi privilégier l'un ou l'autre, le sens ou la littéralité, et se croire parfois plus grand que son auteur, ou parfois le rejoindre au cœur de sa création poétique au risque de déplaire à certains publics. Et il arrive qu'il s'agisse de la rencontre d'un autre être plus que d'un autre texte seulement. C'est alors une découverte de vie intérieure plus qu'un travail : de là ses affres et ses émouvantes joies. Au lecteur de multiplier ses lectures pour découvrir à son tour non seulement ce qu'il préfère mais l'âme d'un poète et la sienne.

Jeanne DION
 Université de Lorraine
 Centre Édouard Will
 Campus Lettres et Sciences humaines
 23 boulevard Albert 1^{er}, B.P. 13397
 54015 Nancy cedex

51. *Ibidem*, p. 229.